

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

MONTREAL, 1^{er} SEPTEMBRE 1899



LA PETITE REVUE



Economie Politique et Sociale
Littérature—Philosophie—Sciences—Arts

RÉDIGÉE EN COLLABORATION

SOMMAIRE DU N^o 17

—

PRIX
—
Le Numéro
3 cts

Doux pays — Entre la poire et le fromage — Nos grands hommes peints par eux-mêmes—Femmes rêvées—Gardez vos pourceaux, etc.

ABONNEMENT
—
Par Année
75 cts

TOUTE CORRESPONDANCE ayant rapport à la RÉDACTION et à l'ADMINISTRATION doit être adressée à LA PETITE REVUE, Boîte de Poste 2177

ALPH. PELLETIER, Imprimeur-Éditeur, 36, rue St-Laurent, Montréal

Téléphone Bell . Main 2266

LA PETITE REVUE

ECONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE, LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE,
SCIENCES ET ARTS

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Vol. I

MONTREAL, 1^{er} SEPTEMBRE 1899

N^o 17

DOUX PAYS

C'est avec un sentiment des plus pénibles que nous reproduisons une lettre de St Jérôme, datée du 9 août et adressée à *La Presse*. Voici cette lettre lamentable :

Au prône de la grand'messe de dimanche dernier, toute une sensation a été créée, lorsque M. le curé Lafortune montant en chaire a lu un mandement de Mgr l'archevêque de Montréal défendant aux catholiques de cette paroisse d'envoyer leurs enfants à l'école Liebich.

Comme je l'ai déjà publié dans LA PRESSE, le professeur Max Liebich a transporté son académie privée, ici, à St-Jérôme, dans la Villa Craig. Son école porte le nom de « King's School ».

Ce mandement n'est pas émané de l'autorité diocésaine spécialement pour notre ville, mais il a force et effet dans tout le diocèse de Montréal.

Toutefois l'archevêque avait, dans sa lettre spéciale au curé de la ville lui enjoignant de relire son mandement, recommandé à M. Lafortune de bien expliquer à ses ouailles que pour aucune considération il ne permettrait aux citoyens de St-Jérôme de laisser leurs enfants fréquenter le « King's School ».

Ce fut une bombe qui tomba au milieu des fidèles assistant ce jour-là à la grand'messe.

Le professeur se rendit dès hier auprès de Monseigneur et a eu une entrevue de deux heures avec lui.

Votre correspondant a interviewé hier soir M. Liebich, qui lui a dit que l'archevêque avait péremptoirement refusé toute concession et que pour aucune raison il dérogerait à la défense faite.

Nous comprenons fort bien que le clergé catholique résiste de toutes ses forces à la concurrence pédagogique que peuvent lui faire les honnêtes gens munis de diplômes. C'est, de la part de l'archevêque, aussi légitime que l'action des hôteliers s'insurgeant contre ceux qui vendent des liquides sans licence : question de rivalité, question de gros sous et d'influence. Les écoles où l'on n'enseigne que les matières profanes, les enseignerait-on parfaitement, sont un danger pour la caisse diocésaine et un péril pour le prestige des ignorantins usurpateurs de tous les droits. Pour le clergé, l'école laïque c'est la boutique d'en face.

Mais au lieu d'attirer la clientèle par la persuasion, par la meilleure qualité des produits, il est plus conforme aux traditions de la sainte Église de gronder, et d'ordonner sous menace.

Le correspondant de *La Presse* avoue ingénument que l'interdiction formelle et brutale de l'archevêque a consterné les familles : — « Ce fut, dit-il, une bombe qui tomba au milieu des fidèles assistant ce jour-là à la grand'messe ».

Cette stupeur des fidèles indique suffisamment qu'un certain nombre d'entre eux se proposaient d'envoyer leurs enfants au « King's School », dans le but de dégrader leur intelligence, quitte à les envoyer au catéchisme en dehors des heures des classes. Cette combinaison était par trop naïve. Les braves gens avaient compté sans l'intolérance de notre modeste et doux prélat, qui ne peut souffrir que des enfants s'instruisent au détriment des saintes écoles qui savent si bien prolonger les années d'études, lesquelles, après un bon rendement pécuniaire, lancent dans le monde une foule de sujets connaissant à fond le *Credo*, et capables de servir la messe comme des anges. Avec ce bagage on passe partout, particulièrement aux États-Unis ; à moins qu'on ne préfère la misère perpétuelle, à l'ombre des somptueux presbytères où se sont engouffrées toutes les ressources paternelles.

Au sujet de cette interdiction draconienne, voici ce qu'écrit *Le Nord*, de St-Jérôme. Après avoir enregistré l'ordre de l'archevêque, il ajoute :

Cela va faire un tort considérable à M. Max Liebich, le principal de la King's School, qui vient de faire des frais considérables pour s'installer au milieu de nous.

M. Liebich, paraît-il, est un des meilleurs professeurs d'anglais du Dominion, et il nous fait peine de constater qu'il n'aura certainement pas tout l'encouragement qu'il mérite.

Les quelques citoyens qui voulaient faire apprendre l'anglais à leurs enfants étaient obligés, il n'y a pas encore très longtemps, de les envoyer dans le Gore, ou les Mille-Isles où, tout en charroyant du fumier ou du bois de corde chez des fermiers, ces enfants apprenaient l'anglais. Et quel anglais ! Un mélange d'écossais, d'irlandais et de tout ce que l'on voudra !

Les personnes plus fortunées, envoyaient leurs fils dans les grandes institutions anglaises, à Montréal. Il y en a même qui ont été jusqu'à Poughkeepsie, dans l'état de New-York.

Ici, comme dans toutes les villes du Canada, la connaissance de la langue anglaise est tout à fait indispensable, et nous étions heureux d'avoir sous la main une institution de premier ordre dont le principal nous arrivait avec une réputation toute faite.

On conçoit sans peine l'embarras de ceux qui ont déjà inscrit les noms de leurs enfants sur la liste des élèves du professeur Liebich.

Enfin, nous n'avons pas le droit, ni le désir de protester contre la teneur du mandement de Sa Grandeur, qui a été, sans doute, inspirée par un esprit d'ordre et de justice, et nous nous soumettons de bonne grâce au vœu de notre archevêque.

On nous dit que quelques parents catholiques ont l'intention d'aller

se jeter aux genoux de Mgr Bruchési, pour lui demander de faire une exception en leur faveur.

Quel enseignement dans ce petit article ! Comment, voilà un journal, après avoir exposé lumineusement la nécessité presque absolue de cette école anglaise, qui ne trouve rien autre chose à dire que cette monstruosité : « Nous n'avons pas le droit, ni le désir de protester contre la teneur du mandement de Sa Grandeur et nous nous soumettons de bonne grâce au vœu de notre archevêque ».

Alors pourquoi vous plaignez vous, cuistres que vous êtes, si vous n'avez pas le désir de changer les choses ? Vous êtes donc satisfaits ? Ne grognez pas, alors ! Non, vous avez peur de la fêrule, et pour l'esquiver vous êtes prêts à toutes les bassesses, à toutes les hypocrisies, à tous les léchages de sandales, à toutes les ignominies.

Soit, désirez toujours ce que désirent vos maîtres implacables ; plongez-vous dans l'esclavage ; agenouillez-vous béatement devant la crosse archiépiscopale, qui n'est autre chose qu'une longue et lourde trique. C'est votre droit, jouisseurs que vous êtes. Mais — écoutez bien ceci — en vous soumettant ainsi à toutes les tyrannies d'un pouvoir ombrageux et orgueilleux, vous faites acte de mauvais citoyens ; vous vous solidarisez avec les violateurs du droit des gens et de la Constitution, qui accorde à chacun la liberté d'agir à sa guise, lorsque les actes ne blessent ni la morale, ni l'ordre public, ni les règles sociales. Et cette solidarité attirera nécessairement sur vous les repréailles de la portion anglaise, qui ne vous a jamais molesté. Vous avez déjà encouru son mépris, prenez garde à sa colère. Elle sera d'autant plus redoutable qu'elle est justifiée. Songez-y, gens de St. Jérôme et d'ailleurs, et méfiez-vous de ceux qui prétendent avoir sauvé la patrie la charrue d'une main, la croix de l'autre. Ils ont sauvé le pays exactement comme Robert Macaire a sauvé la caisse.

ENTRE LA POIRE ET LE FROMAGE

L'autre jour, en feuilletant le volumineux cahier que forme le journal de ma vie, je suis tombé sur les pages suivantes qui m'ont paru peu banales. Elles me serviront d'article pour LA PETITE REVUE. Je les recopie telles, sans en rien changer. Aussi bien, jamais je ne me suis senti si mal disposé à écrire. Est-ce la pensée que nous sommes en temps de vacances ? Est-ce la température chauffée à 90 degrés qui exerce sur mon esprit cette influence comateuse ? Je ne sais. Toujours est-il que, dans ces conditions psychologiques spéciales, trouver dans ses papiers un article tout fait, est une chose bien agréable et dont on profite avec le plus grand plaisir.

Le lecteur n'y perd rien ; l'éditeur y trouve son compte et l'écrivain son profit. Alors,..... pourquoi pas ?

Montréal, 13 septembre 1897.

A l'occasion du passage à Montréal de M. X. . . , ancien ministre français, M. G. . . , qui avait été son hôte à Paris, a offert au distingué visiteur un dîner intime dans sa magnifique résidence de la rue Sherbrooke. J'ai eu l'honneur d'être compté parmi les rares invités.

L'amphytrion, unique descendant d'une de nos premières familles canadiennes-françaises, malgré sa naissance, sa grande fortune et sa vaste érudition, est très peu connu de la société montréalaise. Cela tient à son genre de vie. Le temps qu'il ne consacre pas à voyager dans les contrées les plus lointaines, il le passe dans sa bibliothèque avec ses auteurs favoris : les philosophes, les savants, les penseurs de toutes les époques, de tous les pays ; et cette société lui suffit presque exclusivement.

Il occuperait les plus hautes positions dans notre gouvernement s'il avait la moindre ambition. Ses exposés originaux, sous forme de boutades, m'ont fait comprendre pourquoi il n'est ni député, ni sénateur, ni conseiller législatif, ni ministre.

Tel est l'homme à la table duquel nous étions assis.

Au dessert, lorsque les coupes furent remplies et les cigares allumés, M. X. . . , l'ex-membre du cabinet français a mis, sans crier *gare*, la conversation sur le terrain brûlant de la politique, où, comme des dindons sur une plaque de tôle surchauffée, tant de gens gambillent à perdre haleine, pour le plus grand *esbaudissement* de la galerie.

X. . .—Et maintenant, mon cher hôte, si nous causions politique. Mon voyage au Canada ne doit pas être exclusivement consacré à la douce flânerie à laquelle invite si impérieusement la beauté incomparable de votre pays. *Omne tulit punctum qui potuit miscere utile dulci*, a dit le sage. Aussi veux-je profiter de mon séjour ici pour étudier un peu les rouages de votre machine gouvernementale.

G. . .—Mon ami, notre machine gouvernementale, ainsi que vous l'appellez, est des plus simples. Les rouages se réduisent à une seule roue..... la roue de fortune, laquelle, naturellement, tourne au profit de ceux qui la tiennent.

X. . .—Voulez-vous dire que les députés font argent de leur mandat ?

G. . .—N'en doutez pas. Il y en a certainement d'incorruptibles, mais *rari nantes in gurgite vasto*. La politique ici est une carrière que l'on embrasse pour faire fortune, ou tout au moins acquérir une *honnête* aisance. Celui qui consacrerait son temps et son talent à faire tourner la roue sans tirer de ce travail ardu une large rémunération passerait aux yeux de tous pour un naïf de la plus belle eau.

X. . .—Du moment que la chose est admise, elle n'est plus un crime. Au reste cela ne doit pas empêcher vos députés d'avoir des convictions sérieuses et, tout en travaillant pour eux-mêmes, de travailler aussi dans l'intérêt du pays.

G. . . — Remplacez le mot *aussi* par le mot *ensuite* et ajoutez la restriction suivante : si l'intérêt de celui-ci n'est pas en opposition avec le leur propre, et vous serez dans le vrai.

X. . . — Comment alors ces députés aux idées si invariablement . . . personnelles, sont-ils enrégimentés, en d'autres termes, quels sont les partis politiques qui divisent le Canada ?

G. . . — Contrairement à ce qui se passe chez vous, en France, nous n'avons au Canada que deux partis qui se disputent le pouvoir gouvernemental. Mais, contrairement aussi à ce qui existe chez vous, ces deux partis n'ont aucune couleur politique, sociale, philosophique ou religieuse. Les hommes de ces deux partis ne sont ni royalistes, ni républicains ; ni catholiques, ni libres penseurs ; ni conservateurs, ni socialistes ; ni doctrinaires, ni progressistes ; ni protectionistes, ni libre échangistes. Ils sont tout simplement les uns et les autres *business men*. Car, ainsi que je vous le disais tantôt, on fait de la politique au Canada exactement comme on vend du whisky, ou comme on engraisse les cochons, pour faire de l'argent.

Les députés considèrent le mandat qui les envoie aux Chambres comme un *mandat à valoir* sur le trésor public. Ce trésor est ainsi appelé parce qu'il n'appartient pas au peuple et que seuls les ministres et leurs acolytes en disposent à leur guise.

Dans notre pays, il y a donc le parti des gens qui sont au pouvoir et le parti des gens qui voudraient y arriver.—Ceux qui dînent et ceux qui voudraient dîner.—Les repus et les affamés.

Ah ! cher ami, si vous pouviez voir la goinfrerie de ceux qui sont à table ! Vous ne pouvez vous en faire une idée. Il arrive même souvent que l'un des convives, trop gâvé, est forcé . . . de restituer. Mais ce petit scandale ne trouble pas l'appétit des autres. On jette un peu de sable et la ripaille continue.

La devise du parti au pouvoir est : *J'y suis, j'y reste*. Celle du parti ennemi est : *Ote-toi de là, que j'm'y mette*. Toutefois, comme il faut des noms pour désigner les choses, un des partis s'est appelé *conservateur* et l'autre, *libéral* ! Ce sont encore là des mots sans signification. Conservateur . . . de quoi ? Libéral . . . en quoi ? Je proposerais, moi, d'appeler *conservateur* le parti, quel qu'il soit, qui se trouve au pouvoir, parce que, naturellement, il désire . . . le *conserver*, et *libéral*, le parti qui aspire à y arriver, car j'ai toujours remarqué qu'il n'y a d'homme si libéral que celui qui ne possède rien ! . . .

X. . . — Bravo, mon cher hôte, vous parlez comme saint Jean-Bouche-d'Or et je bois à votre santé. Dites-moi, maintenant, quel est celui des deux partis, libéral ou conservateur, qui est à la dévotion de l'Église catholique ! En Europe, le Canada passe pour être l'Eldorado des porte-soutanes. Or, les privilèges scandaleux dont ces gens-là jouissent ici doivent leur être assuré par une faction politique quelconque, autrement le gouvernement, dont le coffre-fort ressemble en tous

points au tonneau des Danaïdes, aurait vite fait de les en dépouiller à son profit.

G...—Notre clergé n'a rien à craindre sous ce rapport, car libéraux comme conservateurs travaillent tous deux dans l'intérêt du cléricalisme.

X...—?...

G...—Prenons comme exemple un député libéral fraîchement élu. Il est animé des plus belles intentions ; il rêve les réformes les plus radicales. Il veut l'indépendance absolue du pouvoir civil en face du pouvoir religieux ; l'abolition de la main-morte et des privilèges du clergé ; l'égalité de tous les citoyens devant la loi ; l'instruction gratuite, obligatoire et laïque.

Dès sa première tentative pour réaliser son programme, sa femme, plus ou moins dévote mais catéchisée *pro causa*, commence à le harceler ; son curé exacerbé fulmine contre lui du haut de la chaire, le le ministre timoré (ils le sont tous) le morigène de la belle façon.

Le malheureux ne tarde pas à voir la guerre allumée dans son ménage ; la révolte soulevée chez les électeurs par le curé. Enfin la disgrâce de son ministre qui le considère comme un homme dangereux, un perturbateur de l'ordre politique et social, l'achève.

N'étant pas un *Horace* que voudriez-vous qu'il fit contre trois ? qu'il abdiquât.

X...—Tout ceci est très bien dans les cas particuliers, mais supposons qu'une élection générale donne une immense majorité à un ministère animé d'intentions franchement libérales et réformatrices, *quid ?*

G...—Chaque fois que le bon sens de nos populations, sans se soucier des foudres de l'Église, dont les curés les menaçaient du haut de la chaire, a envoyé aux chambres une majorité libérale, le clergé ne s'est pas tenu pour battu. Il a travaillé sous main, usant des mille moyens occultes qui sont en son pouvoir, et au bout de peu de temps le nouveau gouvernement est devenu aussi dévoué à l'Église catholique que l'ancien. Quant aux ministres les plus ultra-libéraux, arrivés au pouvoir ils commencent par donner une modeste cloche à une église pauvre et finissent par donner des millions aux Jésuites ; ils se font nommer comte du pape, et bâtissent une chapelle dans leur maison privée où tous les jours ils vont entendre la messe. Ici, ils baisent pieusement la bague épiscopale, ce qui ne les empêche pas de clamer après Gambetta, mais seulement lorsqu'ils sont en France, que *le cléricalisme, c'est l'ennemi*.

X...—Qu'arriverait-il cependant si de pareils ministres, perdant la confiance de la chambre se faisaient censurer par celle-ci ?

G...—La chose n'est pas possible. Mais si par miracle la chose arrivait, une crise ministérielle ne bouleverserait en rien notre gouvernement, car en supposant que le conflit ne parvienne pas à

s'appaiser entre deux *cocktails*, ce ne seraient pas les hommes qui manqueraient pour former un nouveau cabinet. Contrairement à ce qui se passe en France où personne ne veut être ministre, ici, tout le monde voudrait l'être.

X. . .—Plus qu'une seule question, mon cher ami, pour compléter mon instruction politique. Comment envisagez-vous l'avenir du Canada français avec de pareils hommes au pouvoir.

G. . .—Mais de la façon la plus optimiste.

Le Canada français traverse maintenant la période la plus mauvaise de son histoire. Hier, le sang fraîchement versé des patriotes *De Lorimier, Cardinal, Duquette* et autres martyrs envoyés à l'échafaud par M^r Lartigue, fermentait dans le cœur des Canadiens et produisait des hommes comme les Doutre, les Dorion, les Laflamme. De toute cette glorieuse phalange de citoyens que l'amour sacré de la patrie transformait en héros, il n'en reste plus qu'un, *un seul*, devant lequel je m'incline respectueusement, j'ai nommé l'honorable Marchand.

Aujourd'hui, la génération actuelle de nos politiciens, oublieuse des vertus de nos ancêtres, en proie toute entière à la fièvre de l'or, ne déploie d'énergie qu'à la conquête du vil métal, regardant avec une coupable indifférence toutes les réformes qui pourraient relever notre race et la faire marcher de pair avec la race anglaise dont la politique constante est de nous annihiler, pour rester seule maîtresse de notre pays.

Ce qui nous manque, à nous, c'est *l'instruction*, j'entends une instruction libérale qui, tout en donnant la connaissance des choses, fortifie l'intelligence et, par la libre-pensée, donne l'essor aux plus nobles sentiments. En un mot, une instruction diamétralement opposée à celle qui se donne chez les ignorantins, chez les Jésuites et chez tous les gens du même accabit, dont la devise est : *abrutissons le peuple pour mieux le dominer*.

Voici maintenant la véritable situation. Elle est des plus curieuse.

D'un côté, le clergé catholique qui, dans l'intérêt de la boutique cléricale entretient notre ignorance, est cause que tous les jours nous perdons du terrain, que tous les jours le peuple, humilié d'une infériorité qu'il est bien forcé de constater dans ses rapports avec l'autre race, cherche à *anglifier* :

D'un autre côté, le même clergé catholique à tout intérêt à nous voir rester Français, à nous voir conserver religieusement notre langue maternelle.

Son desideratum est : Français et crétiens, alliance de mots impossible.

La question à poser est donc celle-ci :

Le chancre de *l'ignorance* nous aura-t-il dévorés avant que le remède de *l'instruction* ne nous soit administré ? En d'autres termes,

deviendrons-nous Anglais, grâce à la conduite néfaste du clergé ou resterons-nous Français malgré lui ?

La réponse à cette redoutable question est aisée.

Le principal intérêt du clergé étant de nous voir conserver notre langue, il fera son possible pour retarder l'amalgamation des deux races. C'est justement ce qui donnera du temps pour administrer le remède.

Or, tous les jours la poussée des idées libérales qui nous viennent de la mère-patrie, véhiculées sans cesse par des milliers de livres, de revues, de journaux ; propagées par la parole de nos frères des vieux pays, se fait de plus en plus sentir. Sous l'influence bienfaisante de ce courant régénérateur, nous nous rendons chaque jour mieux compte du degré d'infériorité dans laquelle l'ignorance place un peuple, et nos futurs politiciens de la génération nouvelle, s'inspirant de ces idées généreuses, démocratiques, que la France républicaine répand sur la terre entière, comprendront que cette question d'instruction est une question de vie ou de mort pour notre race, et qu'y rester indifférent c'est commettre le plus lâche, le plus odieux de tous les crimes.

C'est condamner ses frères à l'esclavage, c'est frapper sa mère au cœur.

Le jour où ces jeunes gens entreront aux Chambres sera l'avènement d'un régime nouveau, d'une ère nouvelle de prospérité et d'indépendance pour la race canadienne-française. . . !

X. . . — J'en accepte l'augure avec enthousiasme, et je bois à la suprématie du Canada-français, dont la France suivra avec autant d'amour, que l'Angleterre de dépit, l'évolution morale et intellectuelle.

B.

NOS GRANDS HOMMES PEINTS PAR EUX-MÊMES

TREIZIÈME LETTRE

M. H. C. ST-PIERRE

AVOCAT

Mon cher rédacteur,

Vous voulez que je vous donne les noms de mes auteurs favoris : c'est une manière comme une autre de me forcer à me dénoncer moi-même, car s'il est facile de connaître le caractère d'une personne en étudiant son écriture ou même son style, il l'est peut-être encore davantage en consultant le choix qu'il fait des auteurs dont il alimente tous les jours son esprit. Enfin, puisque vous le désirez, voici : Je vous les donne non pas d'après l'échelle de leur mé-

riété, mais dans l'ordre déterminé par l'usage plus ou moins fréquent que j'en fais, les premiers étant les plus fréquemment consultés.

Commençons par les poètes : En français, Lafontaine (Les Fables) Victor Hugo, Alfred de Musset, François Coppée, Richepin, Boileau, Molière, Corneille, Voltaire, Racine.

En anglais : Campbell, Byron, Sheakespeare.

Prose.—En français : Orateurs politiques, Vergniaud, Gambetta, Mirabeau, Démosthène. En anglais : Canning, lord Chatham, Gladstone, O'Connell, Webster, lord Brougham.

Orateurs sacrés.—En français, Lacordaire, Bossuet, Massillon.

Orateurs du barreau.—En français : Chaix-d'Est-Ange, Lachaud, Berryer. En anglais : Phillip, Erskine, Curran, Webster et O'Connell. En latin : Cicéron.

HISTORIENS.—En français, Thiers, Garneau. En anglais : Gibbons, Macaulay, Pitman.

ROMANCIERS.—En français, Alexandre Dumas père, Flaubert, Alphonse Daudet. En anglais : Walter Scott.

Parmi les auteurs qui ont écrit sur des sujets religieux ou philosophiques, je n'en connais aucun dont le style soit supérieur à celui de Jean-Jacques Rousseau.

H. C. SAINT-PIERRE.

Le grand tort de M. H. C. St-Pierre, puisqu'il ne voulait pas laisser crocheter son esprit et ses tendances en même temps que sa bibliothèque, a été de répondre. Vraiment, est-ce donc si difficile de se taire ?

Mais puisque M. H. C. St-Pierre s'est livré à notre critique, et que nous avons résolu de ne point passer une seule réponse, nous dirons en deux mots l'impression que nous a fait ressentir sa lettre.

Cette impression est nulle.

Ce n'est ni en littérateur, ni en lettré que le célèbre criminaliste répond : c'est en avocat. En avocat consciencieux, scrupuleux et amoureux de son art. Les pièces de résistance de sa bibliothèque sont les œuvres oratoires de la tribune ou du prétoire, et cette particularité, si elle fait honneur à sa science professionnelle, n'indique nullement le lettré marquant que visait la consultation de *La Patrie*. Si tous ceux qui ont lu Lafontaine, Hugo, Musset, Coppée, Richepin, Dumas, Daudet, etc., devaient témoigner du plaisir de leurs lectures, ce ne serait pas trop, pour le journal consultant, de 50 pages supplémentaires chaque jour pendant deux mois.

A l'actif cependant du courage de M. H. C. St-Pierre, la déclaration que le style de Jean-Jacques Rousseau est supérieur à celui des philosophes purs et des philosophes religieux. Cette exclusion de tous les dialecticiens en faveur d'un puriste raisonneur, prouve du moins que M. H. C. St-Pierre connaît les auteurs graves, sait les apprécier et faire un choix judicieux entre eux.

QUATORZIÈME LETTRE

DOCTEUR CHOQUETTE

AUTEUR DES « RIBAUD »

Mon cher rédacteur,

Mon Dieu ! que vous me donniez de la corde dans votre question.

Mes auteurs favoris, — historiens, poètes, philosophes, romanciers ?... J'aurais voulu, moi, être restreint à un nombre que je n'aurais pas pu dépasser, — deux ou trois, par exemple, de chaque catégorie....

Quand j'ai voulu réfléchir à vos questions pour y mettre des noms en regard, j'en trouvais toujours des favoris, les uns à cause du style, à cause des idées, à cause d'une simple page, à cause de rien.

Allons, me dis-je alors, il n'est pas bon qu'un homme ait autant de favoris que ça, et, j'ai rayé Coppée... Balz... tiens, est-ce bête, j'allais reprendre à vous les nommer tous.

Or voici ma liste révisée :

Historiens—Thiers, Thierry.

Philosophes—De Maistre, Lacordaire, Pascal, Labruyère.

Poètes—Lamartine, Hugo, Musset, Lafontaine.

Romanciers—T. Gauthier, Daudet, Châteaubriand, Loti.

Mais est-ce vrai, monsieur le rédacteur, que vous allez me resserrer dans votre classement brutal et que je ne pourrai pas y faire entrer Veillot ? Ah ! non, pas de ça ; je lui ferai plutôt une catégorie à part ou une qui les résumera toutes, car je tiens absolument à nommer Veillot : c'est fait.

Une idée me vient—habitude de médecin, je suppose—savez-vous qu'en disséquant la liste des auteurs favoris de chacun, vous allez pouvoir diagnostiquer ses goûts, son caractère, ses habitudes, son tempérament, son genre de vie, sa profession, tout, jusqu'à sa politique, vous verrez.

Ça peut-être très dangereux cette machine-là.

DR CHOQUETTE.

Lettre maniérée et nulle. On sent l'effort violent pour faire de l'esprit, et l'on constate la vanité de cet effort. On y remarque aussi une manifestation d'autogobisme assez désinvolte : la qualité nouvelle que prend le littérateur Choquette, *auteur des Ribaud*. S'il s'imagine que c'est un titre de gloire, il s'illusionne. Et s'il croit être aussi modeste que son ouvrage il s'illusionne bien davantage. Quand on dit : l'auteur de *Pêcheur d'Islande*, d'*Atala*, de *Tartarin*, de *Mademoiselle de Maupin*, etc., on sait de qui il est question ; mais quand on dit : l'auteur des *Ribaud*, du diable s'il y a un quarteron d'honnêtes canadiens que cela émeut.

N'importe. L'auteur des *Ribaud* est classé par *La Patrie* parmi les grands hommes. Personne n'en souffrira, mais pour la réputation littéraire de Dr Choquette, sa lettre ne le servira pas beaucoup : « Ça peut être très dangereux cette machine-là. »

QUINZIÈME LETTRE

M. MICHEL LAROCHELLE

AVOCAT ET RECORDER DE ST-HENRI

Monsieur le rédacteur,

Vous savez donner du cachet au journalisme canadien et je vous félicite d'avoir provoqué ce concours intelligent, qui ne peut manquer d'avoir de l'intérêt.

Parlons d'abord de poésie, et s'il reste de l'espace je vous parlerai des philosophes et des orateurs que j'estime le plus.

POÈTES.—*Des poètes de l'antiquité, celui qui me plaît d'avantage est Horace. Je m'incline certes devant Homère, Virgile et le Dante. L'Illiade, l'Enéide et l'Enfer de ces chantres harmonieux, démontrent, sans doute, par la sublimité de leurs accents que l'homme est le reflet de la divinité. Mais Horace est le poète philosophe par excellence. Il chante sur tous les tons, il fait vibrer toutes les cordes de la lyre. Chez lui, grâce ou majesté, force ou délicatesse, tout coule de source. C'est l'esprit français gaiement égaré, on dirait, dans la Rome patricienne qui précéda de quelques années la venue du Christ.*

Corneille, Racine, Molière et Lafontaine sont, dans les âges modernes, les plus grands. Je suis saisi par les sublimes élans du premier. La tendresse harmonieuse du chantre d'Esther et d'Athalie me touche et m'émeut jusqu'aux larmes. La fine et profonde morale, l'éloquente philosophie, l'élégante satire du génie qui créa le Misanthrope, Tartufe, l'Avare et les Précieuses, seront à l'éternelle gloire des lettres humaines. Et que dire de Lafontaine, cet incomparable élève de Rabelais et de Marot qui éclipsa ses maîtres. Les siècles futurs ne produiront jamais son égal, comme fabuliste. Ses vers sont empreints des pensées les plus fines, des sentiments les plus délicats, des raisons les plus ingénieuses. Ses descriptions sont des bas-reliefs.

Farmi les contemporains, mes préférés sont Victor Hugo, cet illustre chef de l'école romantique, et Alfred de Musset, ce doux chantre de l'amour. Les Odes et Ballades, les Orientales, les Feuilles d'Automne, les Voix Intérieures ont enthousiasmé notre jeunesse et charmeront notre âge mur. La chanson du Rhin de Musset chauffait à blanc mes ardeurs guerrières et ses accents émus du cœur ont laissé dans le mien une trace ineffaçable.

Comme philosophes, j'aime Balmès, Montalembert et Lacordaire, ce prince des conférenciers, cette gloire de Notre-Dame. Chez Voltaire et Diderot, j'admire l'envergure du génie, la souplesse et la pureté du style, à côté d'erreurs connues. Le premier, Voltaire, brilla du plus vif éclat, parmi les plus brillants. Les rois se le disputaient. La cour de Louis XIV couronna ses cheveux blancs.

Eschyné et Démosthène, Cicéron et Hortensius chez les anciens sont des maîtres de la parole qui n'ont pas été surpassés. Je crois que celui qui s'est le plus rapproché d'eux par la force de son génie, est le comte de Mirabeau.

Odilon Barrot, Berryer, Burke, Fox, Emilio Castelar, Gladstone, Lincoln, de Mun et Wilfrid Laurier sont aussi des étoiles de première grandeur au firmament des gloires contemporaines.

MICHEL LAROCHELLE.

Et allez donc ! En avant les lieux communs, le défilé des catalogues ! Tout le monde au Canada lit Horace à livre ouvert, cela n'est pas douteux. Par exemple les goûts ne sont pas variés, car personne ne parle d'Anacréon, d'Ovide, d'Apulée, de Suétone, etc. Il est vrai que les traductions de ces auteurs sont à l'Index.

Au fait, de quoi s'agit-il ? D'exposer en un style crêneau toutes sortes de banalités, d'opinions courantes ramassées ça et là, au hasard de la mémoire ; de tracer ses noms, prénoms et qualités au bas du poulet, et d'acheter un cent ou deux du précieux numéro de journal qui contient tout cela, afin de les répandre et de faire bisquer les pauvres d'esprit qui n'ont pas la chance de figurer sur l'impeccable liste des grands hommes de *La Patrie*. On en profite aussi pour aduler à l'occasion le chef du pouvoir, et l'on cite, à côté des orateurs universellement connus un orateur universellement inconnu. Il ne manquait plus que d'allonger la liste des discoureurs locaux et de nommer Campeau, Lussier, Bernatchez, Gendron, Pierre Leclerc, etc. Au demeurant, ces gens-là ont du succès lorsqu'ils parlent en public, et le pittoresque de leur langue vaut bien la laborieuse correction de Sir Wilfrid.

La lettre de M. Michel LaRoche n'ajoutera rien à sa réputation, mais ne lui en ôtera rien non plus. Elle est le plus parfait échantillon de notre insignifiance épistolaire et nationale.

FEMMES RÉVÊES

Au sujet de quelques lignes que nous avons publiées dans le N^o 15 relativement au petit livre de M. Albert Ferland, *Femmes Révêes*, notre confrère, *L'Avenir du Nord*, nous reproche d'être mordants et malveillants, après avoir insinué que nous étions des dénigreur cherchant à paralyser les efforts des jeunes. Or, nous ne parlions que de l'exécution typographique.

Nous repoussons donc ces accusations ; mais comme la bonne foi de notre confrère n'est pas douteuse, nous allons lui fournir l'explication de notre conduite, lui faire connaître notre façon d'envisager le rôle du critique, et par la même occasion analyser impartialement le livre de M. A. Ferland.

En premier lieu, nous estimons que la critique d'une œuvre d'art doit toujours être sévère, juste et éclairée. Il n'est pas permis de dire d'un artiste qu'il est incomparable ou médiocre sans appuyer ce jugement par une analyse raisonnée de son œuvre. D'autre part, l'artiste ou le poète, objet de cette critique, à laquelle il s'est volontairement exposé, doit en accepter les conclusions. Il ne doit surtout jamais plaider l'inexpérience, la jeunesse, ou arguer de sa qualité d'amateur. En somme, il met en circulation une œuvre finie, qui, en librairie, ne se distingue pas des autres.

Que répondriez-vous à un tailleur, vous livrant un habit mal coupé, mal ajusté, mal cousu, et qui pour excuse ferait valoir que c'est l'œuvre d'un apprenti de première année ? — "Encouragez et complimentez votre apprenti, diriez-vous, si vous estimez que son travail informe dénonce un futur artisan habile, mais remportez cet habit qui ne peut me servir." — Vous auriez raison de faire cette réponse. Et si le tailleur continuait à s'extasier hautement sur le talent de son apprenti, celui-ci aurait aussi raison de croire qu'il n'a plus rien à apprendre et n'apprendrait plus rien.

C'est donc plus particulièrement aux jeunes qu'il faut signaler les défaillances, les défauts, les exagérations ou les négligences qui paraissent dans leurs œuvres, bien plus encore que leurs qualités. En agissant ainsi on leur cause évidemment une blessure légère, mais qui ne compte pas en regard du service rendu. A moins que l'on n'ait affaire à un maître sot se croyant omniscient. Dans ce dernier cas la leçon se change en correction et le but est tout de même atteint.

Voilà pourquoi, cher confrère, nous ne faisons et nous ne ferons jamais de critique de complaisance. D'ailleurs les éloges outrés et immérités ridiculisent plus celui qui les donne que celui qui les reçoit. Nous en trouvons la preuve dans l'article ultra bouffon publié dans *Le Monde Illustré* du 12 août par le mielleux Firmin Picard. Cet ancien zouave du pape débute en déclarant qu'il va examiner l'œuvre de M. Ferland *au point de vue chrétien* ! Et le voilà parti. Il se pâme, il étale son hystérie bâtarde et dépasse en démence tout ce que les plus toqués des écrivains ont produit dans le genre idiot. Il déclare que la poésie de M. Ferland "réflète sa belle âme : elle est *douce, calme, reposante, suave, onctueuse*, et si elle sait parler de la beauté corporelle, c'est dans le sens qu'indiquait saint François de Salles lorsqu'il disait : etc....."

Mais nous n'avons pas besoin de savoir ce que disait le sieur François de Salles. C'est déjà trop de subir la prose du fanatique Firmin Picard, qui multiplie trop ses protestations de catholique inébranlable pour ne pas nous mettre en méfiance de sa sincérité.

Observons en passant que M. L. Fréchet, qui a écrit la préface du livre, termine par un léger reproche à l'auteur :

"Vous avez célébré la femme dans sa beauté plastique, dans sa beauté païenne — un peu trop païenne peut-être. J'aimerais, dans vos strophes, entendre chanter un peu plus clair, un peu plus sonore, cet harmonieux clavier qui est l'âme de la femme."

Ainsi Fréchet trouve l'œuvre païenne — et il a raison — et Firmin Picard la trouve profondément religieuse. Arrangez-ça.

Pauvre Albert Ferland, recevoir les éloges mensongers d'un pareil cuistre !... De quel crime est-ce donc le châtement ?



Nous bornerons notre critique de *Femmes Révées* à peu de chose. Constatons d'abord les qualités, et même les beautés, car il y en a.

M. Albert Ferland connaît très bien la versification, il a le sens du rythme, et l'on sent dans ses vers le souffle de l'énergie allié à la grâce.

La perle du livre, perle irréprochable comme forme et comme pensée troublante, c'est la suivante :

RÊVE

Les cheveux flottants et la gorge nue,
Au sein d'un val où j'étais seul,
Une femme est venue.

Calme en traversant l'ombre d'un tilleul
Elle s'embellit d'un sourire,
Quand elle me vit seul.

Et, parfumant l'air d'une odeur de myrrhe,
Elle vint s'asseoir près de moi,
Ne cessant de sourire.

Puis elle m'offrit, vibrante d'émoi,
Le baiser de sa lèvre rose,
En s'inclinant sur moi.

Les cheveux flottants, la bouche mi-close.

Et le doux mystère d'Éros s'accomplit. Voilà ce qu'exprime cette pièce, avec une grâce lascive qui ne tient aucun compte de la discrétion tout en étant pleine de réserve.

C'est cela que le zouave Firmin Picard trouve profondément religieux !..... Après tout, sainte Thérèse en a écrit bien d'autres.

Malheureusement, à côté de ce joli bijou, il y a des verroteries, du toc, et même une horreur : C'est la dernière pièce, rimée à la façon du décalogue moderne. La voici :

LES PRÉCEPTES DE L'AMOUR

Adolescent ta chair dompteras
Afin de vivre longuement.

Vierge ton corps tu garderas,
Jusqu'à l'hymen jalousement.

Honnête point ne marcheras
Devers la tombe isolément.

Nulle femme ne connaîtras
Hors de l'hymen charnellement.

Selon ton cœur tu choisiras
Une femme très discrètement.

Chrétien tu te multiplieras
Par le sang et l'enseignement.

Hélas ! hélas !! quel démon a donc poussé M. A. Ferland à commettre ce sacrilège poétique, et quelle légion de démons s'est mise après lui pour le pousser à publier son crime ? C'est la tache du livre. Arrachez cette dernière page, lecteurs, et relisez le "Chant des Pleureuses dont chaque strophe est coupée par ce refrain d'une belle facture :

Pleurons, pleurons, pleureuses que nous sommes,
 Pleurons, pleurons, loin du regard des hommes,
 Pleurons quand la tristesse enténébre nos yeux,
 Pleurons lorsque le cœur s'énamoure et s'ennuie ;
 Que nos chagrins, pareils aux nuages des cieus,
 Se dissipent en pleurs comme ils tombent en pluie.

La pièce est fort belle.

Mais M. A. Ferland a un défaut grave. Il a une tendance marquée à suivre les décadents et à forger des néologismes. De plus, il ne s'attache pas suffisamment à la valeur des mots. Quelque part, il dit :

Cette femme qui passe et se deult sur la dune,

que signifie *deult* ?

Ailleurs :

J'aime à *fantasier* la sereine beauté

et

En me voyant, furtif, près d'elle, en tapinois,
Ætillader sa démarche altièrè.....

Voilà deux néologismes affreux, intolérables en français.

Pour ce qui concerne l'emploi imprudent des mots, nous citerons la première strophe du morceau intitulé *Les Bois*.

Vous souvient-il qu'un jour auprès des flots tranquilles,
 Sous le dais de ces bois moussus et parfumés,
 Ainsi que les pastours des anciennes idylles,
 Nous nous sommes aimés ?

A un jour fixe, dans un lieu déterminé, dans un temps limité,
Nous nous sommes aimés.

Cela veut dire, sans la moindre équivoque, nous avons dans les grands bois, sous l'œil de Dieu, commis le péché interdit par le sixième commandement du décalogue et par la quatrième strophe des *Préceptes de l'Amour*, que nous avons cités plus haut.

Le poète, cela est certain, n'a pas songé à cela. Il a voulu exprimer une remembrance d'amour chaste et il a, involontairement, cotoyé la pornographie. Cela, à cause du mauvais usage d'un mot. Dans le *Rêve*, au contraire, il a voulu et a fort bien exprimé l'amour charnel poétisé, parcequ'il a employé les termes propres, justes, précis.

En résumé, M. A. Ferland a l'étoffe d'un poète, mais il doit se garder de couper à même la pièce sans discernement, car il ne lui en resterait plus pour se vêtir. Et ce serait dommage.

GARDEZ VOS POURCEAUX

La semaine dernière, les passagers du train d'Ottawa ont assisté à une scène révoltante, au Calumet. Un ecclésiastique, paraissant dans la trentaine, a pris place à un fauteuil du train dans un état d'ébriété achevée.

On ne peut rien imaginer de plus écœurant que ce paquet de ventre et cette trogne d'homme soûl rendant l'onction sainte en rots et en hoquets qui faisaient pâlir les femmes.

Deux députés fédéraux furent témoins de cette atrocité, entr'autres celui de Chicoutimi, qui a vainement fait son possible pour cacher le scandale.

Ces députés enrageaient et j'entendis l'un d'eux pester : Et dire que ce sont ces gens-là qui tiennent nos élections dans leurs mains, ces gens-là qu'il faut flagorner tous les jours et dans toutes les St-Jean-Baptiste !

Nous pensâmes, un instant, que nous étions en présence d'un malheureux dévoyé que le clergé répudiait, mais l'illusion fut courte. A l'entrée du train à la gare d'Ottawa, deux autres rabins qui avaient pris place dans un autre wagon, le rejoignirent. Eux aussi leurs trognes joufflues passablement allumées, mais ils avaient encore la force de se remuer.

Ils partirent d'un gros éclat de rire à la vue de leur compagnon inanimé, lui ajustèrent tant bien que mal son haut de forme et l'entraînèrent en ville toujours souffrant d'ataxie locomotrice.

Et c'est là-dessus que Fénélon veut qu'on ferme les yeux et les lèvres.

Nos grands cousins de France ont déjà trouvé un *Gold cure* pour ces dypsomanes-là.

Patience.

Si vous avez assisté à un de ces voyages de plaisir que *La Presse* organise périodiquement, durant les vacances, au profit des enfants pauvres, vous n'avez pu vous dispenser de partager la joie débordante de toute cette jeunesse en délire, et vous n'avez certainement pu vous empêcher de rendre un juste hommage au journal qui distribue ainsi tant de bonheur. Mais si vous aviez vu ce que nous avons vu mercredi matin, votre cœur se serait serré. Rue Lasalle, deux tramways à destination du Bout de l'Île, étaient remplis de jeunes filles, de 12 à 18 ans environ, vêtues de noir, silencieuses, raides, tristes. C'était un orphelinat qu'une douzaine de bonnes sœurs conduisaient en partie de plaisir. C'était navrant. Les soldats en promenade militaire sont beaucoup moins rigoureusement menés que ces malheureuses.

Ah ! les pauvres filles !